

SEXUEL ET SEXUALITÉ, LES DEUX ÉTATS  
DE LA VIE SEXUELLE INFANTILE  
– admettre, écouter, transformer –

*Avez-vous entendu un oiseau chanter dans la nuit ? Il suffit d'un rayon de lune qui se faufile à travers le mystère du feuillage et réveille l'oiseau endormi. Ce n'est pas l'aube, comme il l'imagine. Mais il chante. Alors s'il découvre son erreur il se rendort. Mais il y en a qui, après avoir chanté, s'élancent, tout étourdis, et s'envolent. Seulement, comme ce n'est pas le jour qui se lève, ils se perdent aussitôt dans l'obscurité ; ou ils se déchirent aux épines du rosier qui, quelques heures plus tard, aurait pu écouter leurs trilles les plus belles <sup>1</sup>.*

C'est ainsi qu'Eduardo Barrios débute son roman qui le rendit extrêmement célèbre au Chili, en 1915, *L'enfant qui devint fou d'amour*. À la question : « Quel est ce rayon empoisonné qui réveille certaines âmes dans la nuit et leur ravit le lever du jour ? », la réponse arrive dans le livre. L'enfant est saisi d'un amour trop fort, ou trop tôt arrivé, ou trop mal entendu, un amour mal venu, plutôt une passion, une passion dévorante, déplacée, envers une jeune femme. L'enfant ne dit-il pas : « Alors que je l'aime d'amour, elle, elle m'aime comme on aime un enfant. C'est naturel. » L'enfant dont l'affection reste incomprise s'épuise de folie et meurt.

Ce naturel d'un amour d'enfant, disjoint d'une sexualité adulte qui n'en veut rien savoir, est subverti par la découverte freudienne : non seulement la vie sexuelle infantile reste présente dans la vie sexuelle des adultes avec toutes ses caractéristiques érotiques, mais de plus elle y est active. La psychanalyse s'inaugure par la découverte de l'universalité de l'inconscient sexuel pulsionnel. Il imprègne la vie sexuelle, anime les rêves, se répète dans les actes de la vie ordinaire, dans les mots d'esprit, se remémore dans la cure des patients. Et Freud, en poursuivant son aventure, pas à pas, établit une théorie, la métapsychologie, et une méthode d'exploration, la cure analytique. Et on peut refaire le chemin pour voir comment depuis le repérage d'un traumatisme sexuel jusqu'à la découverte du fantasme ou de celle des pulsions délétères le fil du sexuel pulsionnel et de ses destins guide l'avancée. La réalité psychique se distingue d'une réalité matérielle ou historique. Des territoires

---

1. Barrios, 1915, p. 6.

se dessinent : l'inconscient, le conscient ; puis les territoires pulsionnels du ça se distinguent des territoires du moi. Les frontières deviennent des zones de conflits qui prennent des valeurs de processus comme le refoulement ou l'élaboration du surmoi, etc. Les mécanismes de fonctionnement de la vie d'âme, les processus primaires et les processus secondaires, se distribuent de part et d'autre d'une frontière entre la vie pulsionnelle et la vie de représentation, et discriminent les processus en identité de perception pour les uns et les processus en identité de pensée pour les autres. La reconnaissance de différents niveaux au sein de l'activité représentative s'affine, avec les représentations de chose, de mot et la nature de leurs liens, etc. Tout au long de ce parcours inauguré conjointement avec l'étude de ses rêves, l'écoute de ses patients et l'élaboration théorique avec un Autre, ainsi que Freud nomme W. Fliess avec qui il entretient une correspondance que l'on peut dire auto-analytique, tout au long de ce parcours la découverte princeps, celle de la traversée fulgurante du sexuel dans la vie de représentation, demeure en arrière-plan. Mais, presque clandestin, il deviendra à peine un concept, le sexuel restera un concept furtif. Pourtant le conflit entre sexuel pulsionnel et vie de représentation, exposé si fortement dans les *Trois essais...*, demeure le moteur des avancées conceptuelles. Sans lui ne peuvent se penser ni le fantasme, ni la place décisive des zones érogènes, ni l'interrogation sur le refoulement originaire ou le masochisme, et encore plus : ni l'amour ni la haine ne peuvent se dédouaner de la dette qu'ils ont envers le sexuel pulsionnel.

L'enfant de Barrios dit : « J'ai encore tout gâché, j'ai tellement envie de la voir, l'entendre, que dès qu'elle est là je perds la tête, entre dans une colère, gâche tout... » Quand Éros est à ce point déséquilibré, que l'amour, la sexualité et la tendresse sont embrasés par une passion destructrice, on ne peut que constater l'effet désorganisateur du sexuel, une force pulsionnelle demeurée à l'écart des progrès d'une sexualité, elle, adaptée à la vie. La part sexuelle pulsionnelle survient ainsi qu'un rayon de lune excitant, se faufilant à travers le mystérieux feuillage de la sexualité. Sexuel et sexualité sont les deux faces de la vie sexuelle infantile.

L'articulation entre ces deux états au sein de la vie sexuelle infantile nous enseigne sur les mouvements dans la vie d'âme entre excitation et représentation. Le sexuel devient « infantile » et ouvert sur la sexualité infantile au point où la pulsion devient psychiquement efficiente et se libidinalise. La part d'excitation en elle est interceptée sur son trajet direct de décharge, entre sa source dans

le corporel et son but d'abolition d'elle-même <sup>2</sup>. Le sexuel infantile se situerait au point où, ou plutôt au moment où l'excitation est déroutée, séduite pourrait-on dire par l'activité psychique de représentation avec le fantasme. Alors le sexuel pulsionnel devient sexuel infantile, mais dès lors qu'il est niché au creux de la sexualité infantile naissante il est plus juste de dire qu'il demeure en tant que sexuel de la sexualité infantile. Il est à une charnière articulant un point de vue économique par la force de l'excitation et un point de vue dynamique par la libido qui, s'y arrimant, lui donne les qualités d'une direction et d'un mouvement. Le sexuel de la sexualité infantile naît donc d'un forçage, celui de l'effraction pulsionnelle. C'est un traumatisme d'origine qu'il transporte dans les formes ultérieures que son destin lui réserve. Il fait effraction ; il déchire la surface des représentations, ou bien au minimum il y est une marque hétérogène. La cure analytique, dont l'objet est d'offrir un nouveau destin au sexuel de la sexualité infantile, se situe à ce même endroit d'interception de la pulsion. Elle l'intercepte par son effet d'incident dans la parole. Le surgissement de l'*Einfall*, s'il est entendu, est la manifestation du sexuel dans la vie de représentation. Un sexuel tendu vers les fantasmes de la sexualité que le transfert saura lui donner. Cependant, il n'y a aucune évidence à cette survenue, aucune lecture directe ne se peut, et il convient pour cela qu'un infantile autre le capte. Et c'est la chance de la cure où d'autres *Einfälle* chez l'analyste ouvrent l'écoute. Si bien que seul le travail en séance, entre association libre et écoute en égal suspens, cheminement hasardeux, obscur, en zigzag, quelques fois erratique, permet de saisir la vivacité de la présence du sexuel.

L'analyste écoute comme le lecteur lit, comme l'amateur voit le tableau ou entend la musique, mais aussi comme l'amoureux guette les signes, comme le créateur transforme la matière ou comme la mère berce l'enfant. Et ceci sans doute depuis l'acte du premier poète épique, celui qui a su transcrire et transmettre la violence de l'acte accompli, celui avec qui la longue histoire de la psychosexualité commence <sup>3</sup>. En lui – l'analyste, le créateur, la mère ou l'amoureux –, une intimité avec le courant sexuel soutient l'attention et la curiosité pour un récit associatif inconscient que sinon il fuirait avec le dégoût qu'érige la latence. Cependant, c'est comme avec les « personnages psychopathiques à la scène <sup>4</sup> », il faut que

2. Freud (1933 [1932]), XXXII<sup>e</sup> leçon, « Angoisse et vie pulsionnelle », 2006, p. 179.

3. Freud (1921c), p. 74-76. Cité *Psychologie des masses...* dans la suite de ce texte.

4. Freud (1942a [1905-1906]), 2006. Cité « personnages psychopathiques... » dans la suite de ce texte.

le refoulé peu clairement nommé soit reconnaissable. Pour cela, en analyse, il faut que, dans l'écoute, les mots quittent le terrain de la signification verbale ; il faut qu'ils soient rendus à leur primitivité ; il faut qu'ils laissent affleurer les traces de leur terreau d'origine, des premières traces où ils se sont démarqués par la rencontre entre l'érogène du sujet et l'énigme sexuelle de l'objet. Et alors seulement, une même attention, de lecteur, d'amoureux ou de spectateur éveillé à la vie infantile, aiguise l'écoute de l'analyste qui, effleurant la surface des mots, perçoit la coexistence de toutes les époques de la vie sexuelle infantile, dans chacun de leurs états, caractérisée par les couples d'opposés devenus sensibles (la passivité et l'activité, l'objectalité et le narcissisme, le sadisme et le masochisme). Est-ce suffisant pour saisir l'engagement de la vie sexuelle infantile sur la scène de l'analyse ? Ou faut-il faire appel à une autre caractéristique de la scène des « personnages psychopathiques... », celle d'ouvrir chez l'auditeur par le déchaînement des affects la voie au plaisir mixte de l'apaisement et de la tension ? Faut-il convenir que s'ouvre dans la disponibilité d'accueil et d'écoute la voie du plaisir-désir du sexuel, du *Lust*, qui désordonne la sexualité ?

Une question se précise : comment faire tenir ensemble l'idée qu'une part du sexuel infantile se fonde sur le déni, insiste et fait retour indépendamment du refoulement et qu'une autre part se transforme dans les voies de la sexualité ? Cette possibilité est donnée par un processus animique spécifique, la dramatisation. Recon nue dans le rêve, elle a la capacité de pouvoir mettre en scène les produits du déplacement et de la condensation. Mettre en scène, mettre en contact : autant d'opérations qui introduisent une liaison de l'énergie. Elle se présente comme un processus primaire à la frontière du processus secondaire. Et surtout, ce processus a la capacité de stabiliser les représentations, de ralentir la satisfaction, tout en maintenant la prégnance d'une activité de processus primaires propice à exprimer par déformation le désir infantile inconscient. Elle a la capacité d'ouvrir un espace précieux pour l'oscillation entre déni et reconnaissance. Ce sont autant de qualités requises pour la cure et sur lesquels nous comptons. Nous, l'analyste et le patient ; l'analyste lorsqu'il construit la scène du transfert ; le patient lorsqu'il use de l'érogénéité de la situation ou de la latéralisation pour mettre en scène l'exigence impérative du transfert.

Le sexuel de la sexualité infantile n'est pas seulement la force attractive toujours en quête de satisfaction au risque de l'anéantissement, il est véritablement un royaume intermédiaire, un moment de transformation marqué d'un processus spécifique de

représentation, la dramatisation, et d'un affect spécifique, la *Sehnsucht*. C'est un espace de transformation qui double toutes les activités psychiques, et la vie psychique elle-même puisqu'il infiltre les relations des instances entre elles. Il n'est pas seulement force d'attraction, certes, mais il est aussi cela. C'est un espace de transformation soumis aux impératifs de la déliaison autant qu'à ceux de la liaison. Comment la balance penche-t-elle plutôt d'un côté que de l'autre ? Quelle énergie venue d'Éros ou de la pulsion de mort sera la plus forte ? Faut-il compter sur une réserve d'énergie comme Freud le propose dans son texte *Le Moi et le Ça*, une énergie déplaçable, indifféremment active dans le moi comme dans le ça ?

La vie sexuelle inconsciente infantile ainsi tendue entre sa prise dans la vie sensorielle et le progrès de la vie de l'esprit soutient l'écoute de l'analyste et sa réflexion. Il est engagé, comme l'enfant jouant avec sérieux et curiosité en s'opposant à la réalité. Il est comme Freud devant la statue de Moïse : « Je voulais me rendre compte ce par quoi elles produisent leur effet... refusant que je puisse être pris sans en même temps savoir pourquoi je le suis et ce qui me prend ainsi <sup>5</sup>. » L'issue du combat n'est jamais assurée, elle ne tient qu'à la force vivante, toujours renouvelée, d'un sexuel en quête de son destin, d'être laissé à sa force délétère de répétition ou d'être écouté et transformé. Le progrès de la vie de l'esprit dans la cure comme dans la théorie prend racine dans la séance.

### Julien, « être prêt, tout est là »

Très vite, après son début, l'analyse de Julien s'est avérée difficile. La situation lui est devenue de plus en plus insolite, jusqu'à l'inconfort. « Les mots tombent à plat », disait-il. Une résistance particulière les appauvrissait de leur épaisseur d'inconnu et de surprise et freinait l'installation des conditions spécifiques à l'accueil de la parole en analyse. En lui, une force s'opposait au trouble de l'étrangeté du transfert propice à l'instauration d'une situation analytique. Tout lui paraissait platement incongru, jusqu'à l'inconvenance, mais rien ne l'intriguait vraiment ou ne résonnait en un écho intime. Les horaires, trop tôt ou trop tard, ma disponibilité trop restreinte ou trop grande selon les moments, les vacances, le règlement des séances et jusqu'à ma ponctualité, rien n'était « commode ». Cette plainte très enfantine d'une inadéquation des réponses du monde à ses attentes était l'expression du chaos d'une vie d'âme, « pas commode » et révoltée. Lui ne s'étonne pas de cet inconfort, il

5. Freud (1914b), 2005.

ne voit que la répétition ou plutôt l'évidence du prolongement du destin qui préside à sa vie : depuis toujours, déceptions, peurs et drames se succèdent. Il a rapidement exposé, plus que raconté, les événements qui ponctuent sa destinée tragique, énuméré les morts, les maladies, les exils, les migrations et les accidents qui depuis son plus jeune âge se produisent autour de lui ou lui sont racontés. Sa mère, son père et maintenant lui aussi perpétuent la répétition des malheurs transmis de génération en génération, comme une névrose de destinée dont il est convaincu du caractère absolument exceptionnel. On peut entendre l'investissement narcissique de ces drames, qui donne sa valeur à un moi fragile. Ou, encore, on peut entendre comment les images infantiles immobilisées de ses parents, chacun statufié dans son propre malheur grandiose, recouvrent des scènes ambivalentes œdipiennes. Des scènes qui demeurent ainsi cachées et protégées. Et c'est d'ailleurs sa plainte principale : il n'a pas, ou si peu, de souvenirs d'enfance. Tout cela l'amène à être convaincu que toutes ces difficultés que le destin lui impose, de même qu'il les impose dans le déroulement de son analyse, justifient le sentiment que l'analyse tout juste commencée est pour rien, est vouée à l'échec, comme le reste.

La psychanalyse est née en opposant à l'enfant victime d'un environnement traumatique un enfant acteur et auteur des représentations de ses parents. Le parent défaillant, violent, séducteur, ou aussi attentif, aimant, le parent commode ou pas commode est une formation apparue dans la psyché par l'effet de nombreux après-coup. Elle témoigne de la force des désirs sexuels infantiles, et, à cette formation, l'enfant, puis l'adulte tient. Autant qu'elle semble le tenir. Il y est fixé pourrait-on dire, s'opposant de ce fait au mouvement de l'analyse, quelquefois jusqu'à la réaction thérapeutique négative quand « guérir de la sexualité, guérir de l'excès de mère, ne pas vouloir se guérir, c'est tout un <sup>6</sup> ». On sait que ces circonstances très souvent découragent, voire s'opposent pour beaucoup d'analystes à une analyse du sexuel pulsionnel infantile et en justifient l'abandon préférant lui substituer une analyse de réaménagement ou de réparation des défaillances de l'environnement premier. Nous choisirons de nous intéresser dans ces cures au sexuel pulsionnel infantile dont la force de répétition détermine bien souvent l'allure de l'analyse. Nous choisirons de penser que la répétition fait le lit d'une remémoration, et que le long temps de l'analyse permet, comme avec Julien, de découvrir ce qui est voué à l'échec, de découvrir quels espoir et désir infantiles inaltérés

---

6. Pontalis, 1981, p. 90.

nourrissent le désespoir et tout autant la hargne pour les réaliser. Pour cela, l'analyste qui n'a quelquefois à sa disposition que sa ponctualité, comme le dit Winnicott, sait que le patient vient, parle ou se tait, et que sa parole reste la structure encadrante empruntée par son désir pour la manifestation du sexuel pulsionnel. Longtemps, Julien se plaint des événements actuels ou passés, les décrit, les commente, les déplore. Il n'évoque pas d'autres souvenirs que les scènes traumatiques figées, l'associativité n'a pas la fluidité que lui donnerait la remémoration et les jeux entre les diverses temporalités... mais enfin, en séance, il parle en présence d'un autre. Il n'a pas beaucoup d'intérêt pour les laconiques traces de souvenir qui parsèment ses plaintes. Cependant, recueillies dans la mémoire de la cure, celles-ci dessinent peu à peu un paysage d'enfance : les bruits des affolements de l'un ou l'autre de ses parents, des courses et des pas précipités dans la maison, les taches de sang, le sien ou celui de sa mère, les sanglots, les siens, ceux des autres, mais aussi les jeux de construction le plus souvent seul, les constructions elles-mêmes féériques et gigantesques, et encore le sourire de son père, la douceur des cheveux d'une mère jeune, des yeux bleus, des odeurs et des bruits de vacances ou de voyages à l'étranger. D'ailleurs, il commence à percevoir cet investissement nouveau de traces éparses et cela mobilise une angoisse inconnue. Une modification se produit dans sa parole. Cet homme cultivé, très loquace, exercé dans l'usage d'un vocabulaire varié habile et raffiné se met, sur le divan, à chercher ses mots. Des silences prennent leur place dans sa parole. Mais aussi les rêves arrivent, et il les apporte en séance. La réticence prend alors une autre forme. La fin de chaque récit ou de chaque énonciation est ponctuée d'un « voilà, c'est tout », et le jeu des associations qui viennent dévoiler le travail des déformations, des contiguïtés et des condensations dans les images de rêves lui semble fallacieux ou au moins inutile quand des pensées latentes contredisent trop la façade du récit de rêve. Cependant, quelquefois des rapprochements sont trop évidents comme lorsque la scène du rêve portée par un désir propre suit de trop près l'évocation d'une scène de souvenir et semble faire échouer l'aptitude de la déformation à tromper la vigilance de la conscience. Ce fut le cas avec ce rêve : « Je suis devant la porte d'une femme – je vous donne son nom : Estelle – je l'ai autrefois aimée, de nombreuses valises sont sur le palier, elles disparaissent. » Les images du rêve s'appuient sur le reste diurne d'une évocation furtive de la précédente séance où il avait laissé échapper un regret camouflé dans un sarcasme de circonstance, « je n'ai plus ma mère : disparue ! alors, pas de

réunion à Noël comme les enfants d'autrefois ». Le désir œdipien du rêve (« je l'ai autrefois aimée ») emprunte les voies du transfert (« je vous donne son nom ») et de la situation d'analyse où, selon son expression récurrente, il espérait « poser ses valises ». La situation d'analyse n'a pas d'autre topique que celle dessinée par la dynamique de la vie psychique inconsciente à l'œuvre dans cette rencontre. Elle est un moment passager saisi par le langage, si bien qu'elle seule permet l'écoute d'une telle parole lourde d'un désir inconscient à elle-même inconnu. Cependant, entendre ne suffit pas pour interpréter, et pour Julien mes interventions ne sont tolérables que lorsqu'elles s'appuient sur le jeu avec les mots apportant sans doute la prime de plaisir facilitant l'acceptation de leur charge de désir infantile inconscient, mais lui laissant ses roueries de camouflage, ainsi que Freud le dit dans *Le Trait d'esprit et sa relation à l'inconscient*<sup>7</sup>. Le passage ouvert par les mots de la disparition permet de mettre en contact des scènes de nature et d'époques différentes, tandis que la perspective sur l'amour œdipien réanimé dans le transfert reste inacceptable. Si de nouvelles traces de souvenirs contredisent la théorie de son enfance exceptionnellement malheureuse, ou simplement le surprennent « parce qu'il ne les avait pas avant », il se met à douter sur leur réalité. Les a-t-il inventés ? Les a-t-il fabriqués ? Il se tourne alors vers le désespoir, la période est au « à quoi bon » ! « Je ne joue plus », dit-il quelquefois.

Mais voici comment Julien s'est soudainement senti ouvert à son analyse. Ce jour-là, il dit qu'il lui est arrivé une chose inattendue qu'il a immédiatement voulu me raconter. Il roulait en voiture, un long trajet, la tombée du jour, *il a vu les arbres changer de couleur*, de belles couleurs vives ont jailli. Et il s'est souvenu d'autres voyages qu'il ne savait pas avoir encore en mémoire. C'était dans la voiture de ses parents, son père et sa mère devant, lui derrière, c'était heureux, chaleureux, chaud, paisible. Il y avait eux, il y avait lui, ensemble, et il avait vu, alors, les mêmes arbres en couleur que ceux qui rougeoyaient sous ses yeux. Seul, en conduisant, il a pleuré parce que, dit-il, il a eu la pensée très vive, en même temps que le souvenir revenait, que tout ça était perdu, et qu'il le dirait ici. Julien n'avait pas de souvenir de ses parents ensemble, encore moins de souvenir de lui avec eux deux, aucun souvenir de « réunion » dans un bonheur partagé. Ces scènes, véritablement scènes primitives, source d'excitation continue, menaient leur vie clandestine au fond de sa mémoire et sont arrivées à peine perçues par la conscience avec une représentation de leur dire en séance.

7. Freud (1905a), 2014, p. 146. Cité dans la suite du texte, *Le Mot d'esprit...*



Ce moment de bouleversement, premier pas perlaboratif dans cette cure difficile, se paye du renoncement à ce qu'il perd en retrouvant le souvenir. L'avancée ne se produit pas à la suite d'une décision ou d'une résolution ni avec le soutien d'une explication raisonnable, comme l'explication réconfortante que Freud donne à son patient inquiet de ce qu'il va dire : on peut parler sans risque, les éléments de l'inconscient se détériorent, perdent leur vivacité et, mis au jour, finissent par disparaître et perdre leur charge pathogène, comme les vestiges de Pompéi se détériorent une fois exhumés de l'oubli qui les conservent<sup>8</sup>. C'est plutôt arrivé par accident, comme la survenue d'une idée qui tombe : de dire ça en séance. « L'idée qui tombe » est la traduction très littérale du mot allemand *Einfall* fréquemment rencontré dans les textes de Freud et qui est habituellement traduit en français par idée incidente, mais qui pourrait être aussi traduit par idée surprenante. Aucune traduction ne rend vraiment compte du mouvement pénétrant et de la dynamique du mouvement animique à l'œuvre, si bien que très souvent aussi on trouve dans les textes français le mot de la langue allemande gardé non traduit.

L'idée qui tombe sous la plume de Freud, quand il abandonne sa *Neurotica*, est une exclamation inattendue empruntée à *Hamlet*, « la disponibilité, tout est là<sup>9</sup> ». Et c'est dans cette disponibilité à laisser advenir le sexuel de la sexualité infantile que s'engage l'aventure psychanalytique.

---

8. Freud (1909d), 1998, p. 153-154.

9. Freud (1950a [1887-1904]), 2006, « lettre 139 [69] », p. 334-337. Ouvrage cité *Lettres à W. Fliess*, dans la suite de ce texte.